Patrick Chamoiseau, *L'Empreinte à Crusoé*

Elena Pessini

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/2914>

DOI : 10.4000/studifrancesi.2914

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2013

Pagination : 657-658

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Elena Pessini, « Patrick Chamoiseau, *L'Empreinte à Crusoé* », *Studi Francesi* [En ligne], 171 (LVII | III) | 2013, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/2914> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.2914>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Patrick Chamoiseau, *L'Empreinte à Crusoé*

Elena Pessini

RÉFÉRENCE

PATRICK CHAMOISEAU, *L'Empreinte à Crusoé*, Paris, Gallimard, 2012, pp. 255.

- 1 Les amateurs de robinsonnades ont longtemps pensé qu'il aurait été difficile, après le roman de Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, d'écrire la nouvelle histoire d'un naufragé vivant sur une île déserte. Le défi étant, et Tournier avait su le relever, avec la structure d'une narration datant du XVIII^e siècle, de redonner une épaisseur contemporaine au récit, de donner un nouveau souffle au mythe. La magistrale réécriture de Tournier a en quelque sorte contraint au silence les auteurs qui auraient souhaité s'en approcher, avec dans le domaine francophone, quelques exceptions comme le *Robinson* d'Alain Hervé et *Robinson 86* de Gaston Compère. Patrick Chamoiseau relève le défi dans ce XXI^e siècle commençant. L'histoire – confie-t-il –, comme toutes les histoires qui sont devenues sous sa plume des romans, était présente dans son imaginaire dès l'adolescence, il savait depuis longtemps qu'il écrirait un récit, sa vision de Robinson, mais d'autres urgences l'avaient empêché de s'y consacrer et peut-être aussi quelques batailles à livrer: la défense de la littérature martiniquaise, de la créolité, la nécessité de donner la parole aux histoires et à l'Histoire des Antilles. Sans doute avait-il aussi besoin de dominer parfaitement les instruments du métier d'écrivain et de narrateur pour donner forme à un personnage qui porte avec son nom un héritage lourd de mots et d'ancêtres qui l'ont précédé. Après le renversement du mythe littéraire mis en texte par Michel Tournier qui situe au cœur de son récit le sauvage Vendredi et lui offre la dignité de figurer dans le titre du roman, quelle marge reste-t-il à Chamoiseau pour que son œuvre échappe aux risques de la répétitivité, du calque et au risque de la banalité? L'écrivain s'est d'abord (ou à la fin, nous ne le savons pas) attaqué au titre. La présence d'une empreinte est une constante tout au long du roman. Énigme à déchiffrer, espoir et désespoir du personnage qui tour à tour

s'inquiète de la découvrir, se réjouit de la voir comme possible témoignage de la vie d'un autre homme sur l'île, et se désespère enfin car elle n'est que le calque inquiétant de son propre pied. Le dialogue de Robinson – qui est amnésique, ne se souvient pas de sa véritable identité et choisit ce nom inscrit sur un baudrier qu'il trouve dans un bateau à la dérive qu'il croit être l'épave de son naufrage –, en absence d'un autre, de l'Autre, devra se faire avec lui-même, avec l'île qui n'a pas de nom, avec le système naturel, composé de plantes et d'animaux, qui l'entoure. Chamoiseau opère une lente déconstruction de l'histoire de Defoe, tout en empruntant des bribes romanesques du récit de 1719. Les premières tentations du nouveau Robinson sont les mêmes que celles de son illustre prédécesseur. Dans la première partie intitulée «L'Idiot», Robinson se comporte en effet comme un benêt qui répète les gestes que le lecteur s'attend à retrouver: accumulation d'objets servant à la construction, rédaction de codes (pénal, civil et du commerce), mise en place de règles et de préceptes qui rythment sa vie, édification d'une caverne fortifiée. Toutefois, dès la deuxième partie, «La petite personne», toute une série de changements se mettent en place qui vont radicalement transformer l'insulaire et son rapport avec l'univers qui l'entoure. À la construction, à l'édification, fait suite la déconstruction, les pièges remplacent les armes pour la chasse, Robinson découvre une île nouvelle et une manière autre de l'habiter. L'épave du bateau fera définitivement naufrage et comme pour sceller ce nouveau pacte homme-nature, l'île sera secouée par un formidable tremblement de terre qui transformera ultérieurement les conditions de vie du naufragé. Chamoiseau met au service de cette histoire les talents de brillant narrateur qu'on lui connaît avec un style qui en appelle à la capacité du lecteur de se mettre au diapason avec ce souffle souvent fébrile qui habite son texte: abolition des majuscules, longues phrases où règne en maître le point-virgule, monologue intérieur qui souvent semble s'égarer et conduire dans des territoires qui donnent le vertige. Derrière et avec son histoire de Robinson, Chamoiseau conduit une réflexion centrée sur cet autre que chacun de nous abrite mais qui reste souvent caché et silencieux. Rapport à soi, rapport au langage, à la parole qu'il nourrit non pas avec les textes sacrés – la Bible étant la grande absente de cette robinsonnade – mais de l'écho de la pensée de Parménide et d'Héraclite. Au fil de la lecture, nous sommes également conduits à réfléchir sur les relations qui se tissent entre le monologue de Robinson et le «Journal du capitaine» dont les fragments, soigneusement datés, introduisent chacune des deux premières parties et concluent le roman. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ces extraits datés juillet et septembre 1659, ne font que creuser le mystère autour de la vraisemblance des faits qui sont narrés et concourent à faire de *L'Empreinte de Crusoé* une énigme à Crusoé. Pour consoler le lecteur qui ne s'y retrouve pas toujours, Chamoiseau, dans une dernière partie intitulée «L'atelier de *L'Empreinte*. Chutes et notes», dévoile les coulisses de son travail, ses commentaires sur les robinsonnades qui l'ont inspiré et, à travers la formule de la maxime, essaie de fixer l'essence de sa recherche. C'est donc non seulement le contenu de la vieille histoire de Defoe mais aussi sa forme que Chamoiseau a profondément renouvelée.